



HAL
open science

Franchir et affranchir les langues: Une réflexion sur les frontières linguistiques

Marcos Eymar

► **To cite this version:**

Marcos Eymar. Franchir et affranchir les langues: Une réflexion sur les frontières linguistiques. América: cahiers du CRICCAL, 2019, 53 (1), pp.24-31. halshs-03416626

HAL Id: halshs-03416626

<https://shs.hal.science/halshs-03416626>

Submitted on 5 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Franchir et affranchir les langues

Une réflexion sur les frontières linguistiques

Saltar las barreras y soltar las lenguas. Una reflexión sobre las fronteras lingüísticas

Marcos Eymar

Langues et nations : des frontières naturelles ?

1 Notre conscience linguistique contemporaine est façonnée par l'idée qu'il y a des langues, et que ces langues possèdent des caractéristiques particulières et bien définies qui permettent d'établir avec précision leurs contours grammaticaux, le point à partir duquel une langue cesse d'être elle-même pour devenir une autre. Comme l'affirment Sinfrey Makoni et Alastair Pennycook la linguistique contemporaine se fonde sur une idéologie qui conçoit les langues comme des catégories séparables et énumérables (Makoni et Pennycook, 2007 : 2). C'est ainsi que l'on trouve régulièrement des travaux scientifiques qui dressent un catalogue des langues et du nombre de personnes qui les parlent, souvent assortis de mises en garde contre leur extinction massive, alors que, comme le fait remarquer Daniel Heller-Roazen, il est impossible de signer le certificat de décès d'une langue, car « la langue, avec et sans ceux qui la parlent, demeure telle au cours du temps, sans pour autant demeurer la même ; elle ne persiste que comme une autre » (Heller-Roazen, 2007 : 127).

2 Cette croyance en l'existence des langues distinctes, fermement établie aujourd'hui, répond à des évolutions historiques et sociales relativement récentes. Pendant une longue période de l'histoire européenne, environ du VII^e siècle au XIII^e siècle, la grande majorité des habitants du continent n'avaient pas de langue au sens où on l'entend aujourd'hui. Alors que les lettrés écrivaient encore dans un latin plus ou moins abâtardi, les couches populaires s'exprimaient dans des parlers qui n'avaient pas encore reçu de noms. Au cours de ces siècles, le français, l'espagnol, l'italien, le portugais et le reste des langues européennes n'existaient pas en tant qu'entités linguistiques distinctes. On parlait tout au plus de « *rusticam romanam linguam* », « *rustica lingua* », « *latina rusticitas* », « *sermo rusticus* », « *lingua romana* »... Comme le montre Anne Grondeux, les premières occurrences de « *lingua gallica* » ou « *lingua fraciloqua* » apparaissent dans la Gaule pour distinguer le vulgaire français vis-à-vis de l'allemand et non vis-à-vis du latin (Grondeux, 2005 : 676). La différenciation entre les langues romanes et le latin est donc un processus extrêmement long, ce qui n'a rien de surprenant, puisque les locuteurs, et notamment les élites, étaient réticents à fragmenter cette *latinitas* qui pendant des siècles avait structuré l'Occident. Certains sociolinguistes considèrent que l'Europe du X^e siècle offrait une situation de monolinguisme, dans la mesure où son langage, ni singulier ni pluriel, formait un continuum qui n'avait pas encore été soumis à une division effective (Gramling, 2016 : 8). Cette situation a aussi été celle de vastes territoires en Amérique, en Afrique et en Asie avant l'arrivée des colonisateurs européens et l'effort que ceux-ci ont entrepris pour séparer et codifier les variantes linguistiques.

3 Les frontières entre les langues ne sont pas plus naturelles que celles qui séparent les États. Certes, de même que la présence d'une montagne ou d'un fleuve peut faire penser à une forme de séparation naturelle, la présence de certaines caractéristiques phonologiques, lexicales ou syntaxiques justifie à première vue une distinction entre deux variantes linguistiques. Mais, en dernier ressort, l'accès au statut de langue et l'établissement des limites linguistiques constituent une opération complexe où les facteurs historiques, sociaux et idéologiques pèsent plus lourd que la présupposée objectivité scientifique. Tout comme les frontières politiques sont le plus souvent définies par un « traité de limites », les frontières linguistiques sont aujourd'hui définies par les livres de grammaire qui déterminent ce qui appartient et ce qui n'appartient pas à une langue donnée.

4 Aujourd'hui le terme « frontière » est bien souvent utilisé comme simple synonyme de « limite ». On parle ainsi des « frontières de la connaissance », des « frontières du roman »... Or, le concept de « frontière » peut s'appliquer aux langues dans un sens bien plus précis. Michel Foucher définit les frontières comme « des structures spatiales élémentaires, de forme linéaire, à fonction de

discontinuité géopolitique et de marquage, de repère, sur les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire » (Foucher, 1991 : 38). Ce qui caractérise la frontière au sens premier du terme est, tout d'abord, son fort ancrage territorial, ainsi que sa dimension de marquage identitaire. Depuis l'origine de l'humanité la langue a été étroitement liée à ces deux fonctions. On en a l'illustration dans le célèbre chapitre 12 du *Livre des juges* où la prononciation du mot « Schibboleth » devient le critère pour différencier les Guiléadites de leurs ennemis les Ephraïmites, qui sont ensuite massacrés.

5 Parmi les sens possibles du mot « Schibboleth » en hébreu, on trouve celui de « fleuve », c'est-à-dire la frontière naturelle par excellence. D'ailleurs, l'épreuve linguistique est liée à la tentative de franchir les gués du fleuve Jourdain. Comme l'écrit Jacques Derrida, le mot « schibboleth » agit dans le passage biblique comme un véritable visa qui marque :

Une différence [qui] n'a aucun sens par elle-même, mais qui devient ce qu'il faut savoir reconnaître et surtout marquer pour faire le pas, pour passer la frontière d'un lieu ou le seuil d'un poème, se voir accorder un droit d'asile ou l'habitation légitime d'une langue. (Derrida, 1986 : 51)

6 L'établissement d'une différence arbitraire mais marquante est le sens même de la frontière. Tout comme le fleuve devient un moyen de séparer les populations habitant des deux côtés des rives, la prononciation se transforme en critère d'appartenance ethnique. Or, la différence qu'instaure le mot « schibboleth » entre les Guiléadites et leurs ennemis les Éphraïmites n'est pas une différence de langue, mais d'accent, ou, si l'on veut, une différence *intra-linguistique*. Les deux peuples se comprennent parfaitement entre eux. Leur haine mutuelle n'a pas besoin d'une justification grammaticale majeure pour aboutir à un véritable génocide.

7 Au cours de l'histoire européenne, on constate une tendance de fond à faire coïncider les frontières politiques avec des distinctions linguistiques de plus en plus nettes. Après l'éclatement politique et linguistique de l'Europe pendant le Haut Moyen-Âge, on assiste au XIII^e siècle aux premières tentatives du pouvoir politique de favoriser l'usage des langues vulgaires. La cour d'Alphonse X (1252-1284) et son effort pour traduire des textes scientifiques et historiques en constituent l'une des meilleures illustrations (Lapesa, 1997 : 237-247). L'âge moderne poursuit et approfondit cet effort. Entre les XV^e et XVII^e siècles on publie des dizaines de défenses des langues vulgaires, des centaines de grammaires et on attribue aux langues européennes certaines qualités. « Les Chinois, et presque tous les peuples de l'Asie, chantent ; les Allemands râlent ; les Espagnols déclament ; les Italiens soupirent ; les Anglais sifflent. Il n'y a proprement que les Français qui parlent », écrit par exemple Bouhours (1971 [1920] : 57). À la faveur de l'essor de l'imprimerie, on commence à normaliser les langues et à développer de nouvelles formes de purisme linguistique. Cependant, comme le rappelle Peter Burke, au cours de cette période il n'y avait pas de nationalisme linguistique au sens moderne – même le purisme linguistique n'était qu'un mouvement minoritaire, au nom des minorités (Burke, 2006 : 180).

8 La coïncidence entre les frontières linguistiques et les frontières nationales ne devient un projet politique que dans le célèbre rapport présenté par Henri Grégoire à la Convention nationale en 1794 et intitulé « Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française ». Après avoir déploré que deux tiers de la population française ignorent la langue nationale, Henri Grégoire préconise « d'uniformer le langage d'une grande nation » :

Cette entreprise, qui ne fut pleinement exécutée chez aucun peuple, est digne du peuple français, qui centralise toutes les branches de l'organisation sociale, & qui doit être jaloux de consacrer au plûtôt, dans une République une & indivisible, l'usage unique & invariable de la langue de la liberté. (Grégoire, 1794)

9 Des penseurs romantiques comme Herder ou Humboldt, opposés à l'hégémonie de la France en Europe, approfondissent pourtant ce lien entre la langue et la nation surgi en France en faisant de la langue l'expression d'une *Weeltanschauung* ou vision du monde propre à chaque nation. Au cours du XIX^e siècle, l'invention des langues nationales devient une tâche obsédante pour les écrivains, les grammairiens, les philologues et les folkloristes des futurs pays comme la Slovaquie, l'Albanie, la Finlande... (Thiesse, 2001 : 70-71). Ce paradigme nationaliste est resté hégémonique au cours de la plus grande part du XX^e siècle et les critiques dont il a fait l'objet d'un point de vue politique et culturel n'ont pas entraîné une mise en cause de la conception de la langue qu'il nous a léguée.

La littérature et la langue nationale

10 De tout temps les textes écrits ont aidé à fixer les usages oraux des différents parlers, favorisant la promotion d'une variante au détriment d'une autre et la standardisation de la langue, ce qui implique nécessairement l'établissement des frontières entre ce qui est correct, et appartient de plein droit à la langue, et ce qui ne l'est pas, et demeure donc étranger à celle-ci. Néanmoins, la participation de la littérature à ce processus est moins univoque que l'historiographie littéraire nationaliste initiée au XIX^e siècle ne le laisse supposer. Car si, comme le montre Benedict Anderson, la littérature, au sens large, a pu contribuer à la formation des nations européennes, notamment après l'invention de l'imprimerie (Anderson, 2006 : 37-38), il n'en est pas moins vrai qu'elle constitue aussi le meilleur témoignage d'une conscience linguistique où les différences entre les langues n'avaient pas le même sens qu'aujourd'hui.

11 C'est ainsi qu'au Moyen-Âge, lorsque les frontières linguistiques et politiques demeuraient incertaines, la langue était pour les écrivains, au dire de L. Forster, « un costume qu'on pouvait mettre et enlever à sa guise, selon les circonstances » (Forster, 1970 : 28). Plus que par la nationalité de l'auteur, le choix linguistique était alors déterminé par le genre littéraire. Alors que les ouvrages philosophiques, scientifiques et historiques étaient réservés au latin, les langues romanes montraient aussi une tendance analogue à la spécialisation littéraire. À la fin du XII^e siècle, le troubadour catalan Raimon Vidal de Besalú déclarait que le français était mieux pour certains genres – *romanz, retronsas et pasturellas* – tandis que le provençal était plus approprié pour d'autres – *vers, cansós et sirventes* –, sans même prendre en compte sa propre langue maternelle (Vignau y Ballester, 1865 : 83-84). Des lettrés italiens et anglais comme Brunet Latin, Rusticien de Pise ou Richard Cœur de Lion ont écrit en français, et même un souverain aussi concerné par la promotion du castillan qu'Alphonse X composa sa poésie lyrique en galicien-portugais (Zink, 2014 : 13). L'écrivain médiéval était bilingue, voire trilingue, à l'image de Raimon Llull qui écrivit en latin, catalan et arabe.

12 Plus significatifs encore que ces exemples d'écrivains allolanguages sont les très nombreux textes médiévaux où l'on trouve des exemples de *code-mixing*. Que l'on songe aux *moaxajas*, des compositions en arabe qui incluent les *jarchas*, petits poèmes écrits parfois en dialecte mozarabe et considérées comme les premiers textes lyriques en langue romane ; ou au *descort* de Rimbaudt de Vaqueiras, dans lequel chaque strophe est écrite dans une langue différente – italien, français, gascon, portugais –, pour aboutir à une dernière où les quatre langues se rejoignent pour former une étonnante unité linguistique (Heller-Roazen, 2003) ; ou au poème trilingue de Dante « *Ai faux ris* » écrit en toscan, latin et provençal... (Draskoczy, 2017). Les exemples pourraient être multipliés à l'envi.

1 Il s'agit du sonnet numéro 112 de *Rimas humanas y divinas*, parodié dans un sonnet attribué à Gong ([...](#))

13 À l'âge moderne, lorsque les États européens commencent à se consolider, le plurilinguisme continue à être pratiqué, quoique de manière moins systématique. Le théâtre, notamment, porte sur scène les différences linguistiques de la société de l'époque. Le poète et dramaturge portugais Gil Vicente (1465-1536) écrivit quinze de ses œuvres en portugais, douze en espagnol et dix-neuf dans un mélange des deux langues ; dans sa *Comedia tinelaria* (1516), Bartolomé de Torres Naharro reflète l'atmosphère cosmopolite de la Rome de son époque en combinant dans certaines scènes le castillan, le latin, l'italien, le basque et l'italien ; toutes ces langues, en plus du portugais, du catalan et de quelques langues indiennes inventées, sont aussi représentées dans l'œuvre immense de Lope de Vega (Canónica-de Rochemonteix, 1991), auteur également d'un sonnet quadrilingue, raillé puis imité par Luis de Góngora¹. Dans le troisième intermède du *Malade imaginaire* (1673), Molière parodie le latin macaronique mélangé au français et Shakespeare utilise cette dernière langue dans la deuxième scène du cinquième acte de son *Henri V* (1599).

14 Bien sûr, les textes plurilingues de tous ces auteurs demeurent très minoritaires par rapport à l'ensemble de leur œuvre. Pourtant, l'existence même de ces expériences littéraires est significative si on la compare à leur absence au long de la période qui s'ouvre à partir du XVIII^e siècle. Les exemples d'écrivains bilingues ne manquent pas au cours de ces siècles – qu'il suffise de citer les noms de Casanova, Adalbert von Chamisso, Henrich Heine, Oscar Wilde, Gabrielle d'Anunzio ou Joseph Conrad. Or, ces auteurs bilingues veillent à préserver les frontières linguistiques dans leur texte, y compris dans leur langue littéraire d'adoption, exploitant très rarement les possibilités expressives du plurilinguisme. Dans une époque où la langue et la nation étaient considérées comme indissociables et étaient devenues le socle de la vie politique et intellectuelle de l'Europe, il n'y avait plus de place pour des œuvres qui brouillaient les frontières entre les langues.

15 Les avant-gardes et le *modernism* anglo-saxon sont peut-être la seule période de l'histoire littéraire occidentale où les écrivains, ou du moins une minorité significative, se sont révoltés contre la pensée linguistique dominante à leur époque. Au XIX^e, les écrivains, y compris les plus cosmopolites, adhéraient globalement au paradigme de la langue nationale. Pendant la Grande Guerre, lorsque la défense des frontières nationales plonge le continent dans le plus horrible carnage connu jusques alors, la dénonciation du nationalisme s'accompagne de l'essor du plurilinguisme littéraire. Des expériences comme les poèmes dadaïstes, les *Cantos* de Pound ou les *Finnegan's Wake* de Joyce offrent des explorations de la diversité linguistique d'une complexité et une radicalité inégalées (Weisgerber, 2000 : 8). Le poète bilingue Vicente Huidobro, adepte des jeux multilingues entre le français et l'espagnol, synthétise ce nouvel esprit des avant-gardes lorsqu'il écrit :

2 « Me parece muy bien que las lenguas se invadan las unas a las otras lo más posible; que las pala (...) »

j'aime bien que les langues s'envahissent les unes les autres le plus possible, que les mots soient comme des avions au-dessus des frontières et des douanes et atterrissent dans tous les champs. Peut-être qu'ainsi on disposera d'un seul langage international et le seul désavantage de la poésie par rapport aux autres arts disparaîtra (ma traduction)².

16 En associant le dépassement des frontières au développement de la technologie, Huidobro annonce une conception optimiste de ce que l'on appelle aujourd'hui la mondialisation. Or, l'idée selon laquelle les progrès dans les télécommunications et les transports provoqueraient l'effacement des frontières nationales, si elle a pu jouir d'une certaine vogue dans les années 1990, semble de plus en plus utopique à l'heure de l'essor des populismes, des remparts contre l'émigration, des séparatismes et des guerres commerciales. Un écart semble se creuser entre le domaine littéraire et artistique et le domaine du politique en ce qui concerne la pensée sur les frontières, une situation qui rappelle les années vingt du siècle dernier. Alors que le discours intellectuel dominant vante le cosmopolitisme et l'interculturalité, la tentation politique du repli nationaliste se manifeste avec force aux quatre coins du globe.

De la langue-frontière à la langue-territoire

17 Or, force est de constater que ce décalage concerne plus les frontières politiques que les frontières linguistiques – alors que les premières sont régulièrement remises en question d'un point de vue théorique, les deuxièmes continuent à structurer le champ des études littéraires, malgré l'essor des publications sur le plurilinguisme. Dans son remarquable essai *The Invention of multilingualism*, David Gramling qualifie de « monolinguisme cosmopolite » l'éloge de la diversité actuelle, dans la mesure où celui-ci présuppose l'échange et la traduction entre des entités linguistiques toujours conçues comme étant indépendantes et autosuffisantes. Les grammaires, les méthodes d'apprentissage, l'école, les logiciels correcteurs de texte contribuent à renforcer la conception des langues comme des constructions isolées, et leurs frontières linguistiques comme des barrières intellectuelles intangibles que l'on ne peut franchir qu'au prix de l'incorrection et de l'ignorance.

18 On pourrait même affirmer que le champ littéraire contemporain se structure plus à partir des frontières linguistiques que des traditionnelles frontières nationales. C'est ainsi que les auteurs francophones, anglophones ou germanophones nés dans les anciennes colonies ou dans des pays où l'allemand n'est pas la langue maternelle acquièrent de plus en plus de visibilité au niveau international, et que les concepts de littérature francophone, de *World English Literature* ou de littérature germanique remplacent de plus en plus les concepts quelque peu surannés de littérature française, littérature anglaise ou littérature allemande appliqués aux littératures des seuls pays européens. L'appartenance linguistique, le *ius linguarum*, a remplacé l'appartenance nationale, ou *ius soli* : « a model that conceives of prospective citizens no longer through their supposed blood-rights to citizenship (*ius sanguinis*) or territorial rights (*ius soli*), but through their demonstrated language competences (*ius linguarum*) ». (Gramling, 2016 : 25)

19 Beaucoup de ces auteurs nés ailleurs que dans les vieilles métropoles européennes sont issus de contextes multilingues, où la langue de la colonisation coexiste avec une ou plusieurs langues locales. Dans la plupart des cas, cette complexité linguistique ne transparaît que timidement dans leurs textes. Souvent, l'hybridité et l'interculturalité tant vantées par les critiques contemporains concernent plus la biographie des auteurs, ou les pratiques culturelles décrites dans leurs œuvres, que les matériaux linguistiques du texte lui-même. Un exemple révélateur est le roman de Léonora

Miano, *La Saison des ombres*, prix Femina 2013, dont les personnages appartiennent à un peuple camerounais ignorant le français. À la première page on trouve la phrase : « murmurant des suppliques aux maloba pour être délivrés de l'existence parmi les vivants ». Une note en bas de page accompagne le mot étranger : « Un glossaire en fin d'ouvrage éclairera le lecteur sur la signification des termes doualas les plus récurrents. Le douala est une langue parlée sur la côte du Cameroun. » (Miano, 2013 : 11-12) Bien que les personnages soient censés s'exprimer dans cette langue, sa présence demeure marginale dans un texte écrit dans un français extrêmement soigné. Lorsqu'un terme étranger apparaît, il est le plus souvent expliqué dans le texte : « La personne chassée se voit remettre une main de makube, une outre contenant de quoi boire » ; « Il rote abondamment, se cure les dents avec une bûchette de bobimbi, écorce connue pour les assainir ». Tout en revendiquant avec force les cultures africaines qu'il décrit et en critiquant la colonisation et la traite négrière occidentale, le texte littéraire opère une monolinguisation du contexte linguistique original.

3 « A vague and undetermined place created by the emotional residue of an unnatural boundary. It is (...)

20 Tout se passe comme si, aujourd'hui, il était beaucoup plus facile pour les écrivains de franchir les frontières nationales que les frontières linguistiques. Cependant, les explorations littéraires de la frontière les plus radicales montrent que, dans le paradigme nationaliste dans lequel nous vivons encore, les dimensions politique et linguistique sont étroitement liées. Dans son livre *Borderlands. The new mestiza*, l'écrivaine chicana Gloria Anzaldúa établit une distinction éclairante entre « the border », conçu comme une ligne divisoire artificielle qui cherche à séparer de façon nette les populations, et les « borderlands », « un lieu vague et indéterminé créé par le résidu émotionnel d'une frontière antinaturelle. C'est un état permanent de transition³ » (ma traduction).

4 « The switching of "codes" in this book from English to Castilian Spanish to the North Mexican D (...)

21 Alors qu'au concept de *border* correspond la conception moderne des langues comme des créations fixes et standardisées, les *borderlands* ne peuvent s'exprimer qu'à l'aide d'une langue hybride, fluide et non fixe qui n'est encore reconnue par aucune société. C'est ainsi que dans le livre de Gloria Anzaldúa l'anglais, l'espagnol castillan, le dialecte du nord du Mexique, le tex-mex et même le nahuatl se mélangent pour refléter « mon langage, un nouveau langage – le langage des territoires frontaliers. Là-bas, au croisement des cultures, les langues se pollinisent mutuellement et sont revigorées ; elles meurent et elles naissent⁴ » (ma traduction).

22 Le paradigme nationaliste a attribué aux écrivains un rôle majeur dans la promotion et la codification de la langue nationale, ainsi que le prouve leur présence dans les académies de la langue qui ont été créées dans de nombreux pays européens depuis le XVII^e siècle. Or, la mission des écrivains aujourd'hui doit aussi consister à donner voix à des communautés et à des expériences plurilingues qui débordent le cadre national, car elles appartiennent à ces « lieux vagues et indéterminés » faisant fi de la partition étatique du monde. On ne peut véritablement franchir les frontières sans franchir les langues – seulement à ce prix peut-on affranchir ces dernières des contraintes politiques que l'Histoire leur a imposées.

[Haut de page](#)

BIBLIOGRAPHIE

[Haut de page](#)

NOTES

¹ Il s'agit du sonnet numéro 112 de *Rimas humanas y divinas*, parodié dans un sonnet attribué à Gongora (*Sonetos completos*, Madrid, Castalia, 266) et imité dans un intéressant sonnet quadrilingue en latin, castillan, italien et portugais.

² « Me parece muy bien que las lenguas se invadan las unas a las otras lo más posible; que las palabras sean como aeroplanos por encima de las fronteras y las aduanas y aterricen en todos los campos. Acaso a fuerza de invadirse las lenguas lleguemos a tener algún día un solo idioma internacional y desaparezca la última desventaja que presenta la Poesía entre las otras artes. » (Huidobro, 1992 : 18).

3 « A vague and undetermined place created by the emotional residue of an unnatural boundary. It is a constant state of transition. » (Anzaldúa, 2012 : 25).

4 « The switching of “codes” in this book from English to Castillian Spanish to the North Mexican Dialect to Tex-Mex to a sprinkling of Nahuatl to a mixture of all of these, reflects my language, a new language – the language of the Borderlands. There, at the the juncture of cultures, languages cross – pollinate and are revitalized; they die and are born. » (*Ibid.* : 24)

[Haut de page](#)

POUR CITER CET ARTICLE

Référence papier

Marcos Eymar, « Franchir et affranchir les langues », *América*, 53 | -1, 24-31.

Référence électronique

Marcos Eymar, « Franchir et affranchir les langues », *América* [En ligne], 53 | 2019, mis en ligne le 30 octobre 2019, consulté le 05 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org.ezproxy.univ-orleans.fr/america/2779> ; DOI : <https://doi-org.ezproxy.univ-orleans.fr/10.4000/america.2779>